

MÉLODIE EN ACTION.



LÉONIDE

OU

L'ESCLAVE AFFRANCHIE

FABLIAU

D'après un sujet intéressant d'Esopé.

Par Madame Desbordes-Valmore



MUSIQUE DE M. VOGEL.

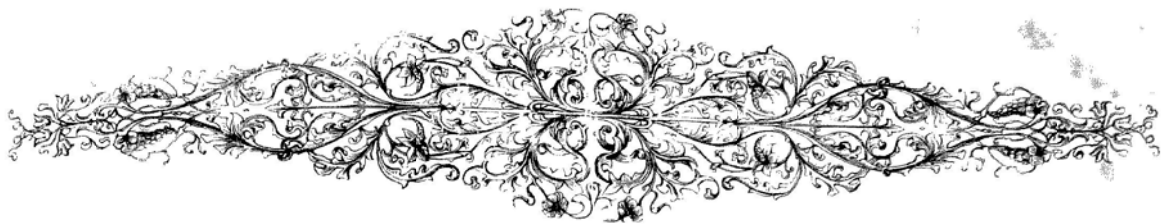
PARIS

A LA LIBRAIRIE MUSICALE D'E. DUVERGER,

RUE SAINTE-ANNE, N° 54;

CHEZ LES MARCHANDS DE MUSIQUE DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS.

328⁽⁷⁾ (7e liv.)



Léonide

01

L'ESCLAVE AFFRANCHEE.



A la cour du roi Crésus, au temps où Ésope prêtait un langage aux animaux pour enseigner la vertu et corriger les vices, brillait une jeune fille nommée Rodope. Rodope d'abord esclave, était, par sa beauté et les grâces irrésistibles de sa personne, parvenue aux plus grandes faveurs. Ésope qui l'aimait, se plut à parer son esprit comme la nature avait paré son visage. On la croyait orpheline, car elle ne parlait jamais de ses parents. Avait-elle oublié que sa mère, pauvre esclave en Thrace, se nommait Léonide et pleurait la fille qui lui avait été enlevée du temps que cette en-

fant, sous le nom de Lycie, partageait son esclavage et son amour? Pourtant six années à peine s'étaient écoulées depuis cette époque, dont la pauvre femme se ressouvenait si bien! (*Les mères ont donc plus de mémoire que leurs enfants?*)

Il arriva qu'un marchand étranger, revenant de Sardis, fut témoin des travaux pénibles auxquels on employait cette femme, nommée Léonide; il fut touché de sa patience, et l'acheta de son maître: par un hasard étrange, ce marchand plein d'humanité ayant appris la cause de la tristesse profonde qui minait son esclave, malgré la douceur dont il usait envers elle, se ressouvint d'avoir vu vendre, à Sardis, une jeune fille d'une extrême beauté, à l'époque même

Paroles

DE

DESKORDES-VALMORE.

LÉONIDE.

Musique

DE

M. VOGEL.



ROMANCE.

Très largement.

Vous dont la pi-tié nous dé-fend Dieu gui-

Allegro moderato.

PIANO.

FF

dez guidez-moi vers mon enfant Vous dont la pitié nous défend Dieu gui-dez guidez-moi

vers mon enfant Vous a-vez dé-li-é l'es-cla-ve Et mon malheur n'a plus d'en-tra-ve

Je mar-che-rai donc de-vant moi Plei-ne d'amour

plei-ne de foi L'o - rage est en vain sur ma tè - - - te

Vo-tre souffle é - - teint la tem-pè-te é - teint la tem - pè - - - te

Vous dont la pi-tié nous dé-fend Dieu guidez guidez-moi vers mon enfant Vous dont la pitié nous dé-

fend, Dieu gui-dez guidez - moi vers mon enfant Dieu guidez-moi vers mon en-fant. *rall.*

ritardendo.

2^e STROPHE.

Quand les autres m'ont ac-ca - blé - - e C'est vous qui m'a-vez conso - lé - - - e Ils m'ont dé-ro - bé mon tré-sor

Mais vous me le ren-drez en-cor Car vous é-tes le dieu des mères Le vengeur des lar-mes a - mères Le ven-geur des larmes a-mè-res.

de l'enlèvement de Lycie ; il parvint à savoir qu'elle n'avait point quitté cette capitale de la Lydie, et qu'elle y occupait un rang élevé, sous le nom de Rodope, à la cour du roi Crésus. Une fois bien sûr de l'identité de la jeune favorite avec l'enfant de Léonide, il fit rappeler à cette coupable fille l'état misérable de sa mère ; mais elle ne répondit à aucun des messages qui lui furent envoyés. Alors le marchand, retenu en Thrace par les intérêts de son commerce, prit la résolution généreuse de rendre la liberté à Léonide, et lui donna les moyens d'atteindre Sardis où régnait en quelque sorte l'enfant qui l'oubliait. Léonide partit donc louant Dieu et son maître. Que furent pour elle les fatigues du voyage ? Rien, car elle allait où demeurait sa fille. Arrivée enfin dans la capitale où résidait la cour, que devint-elle, lorsque, après avoir prononcé en tremblant le nom de Rodope, il lui fut répondu que Rodope passait dans le peuple pour une orgueilleuse ; sans pitié pour le pauvre, sans égard ni accueil pour les petits. Léonide pourtant se mit à marcher par la ville, disant en elle-même : « Peut-on dire une telle chose de Rodope ! car Rodope est Lycie, et c'est mon sein qui l'a portée ? » Elle entendit plus loin qu'un homme disait à d'autres qui l'écoutaient curieusement : « Rodope n'a point de charité. Hier, dans une chasse au tigre, l'écuyer chargé de veiller sur les jours de cette belle ambitieuse fut gravement atteint par l'animal furieux, qui le renversa de son coursier, le terrassa et lui fit de profondes blessures. Laissé mort sur la place, l'ingrate Rodope ne lui donna pas un regard, et tout le monde rougit pour elle de la bassesse de son cœur. — Honte ! honte à Rodope ! » murmurèrent ceux qui avaient écouté, et qui s'éloignèrent par prudence de la femme pâle et triste qui prêtait avidement l'oreille. Mais elle se remit à marcher, retrouvant toujours en elle le souvenir de Lycie et disant : « Non ! Non ! Elle n'est point ainsi, car c'est mon sein qui l'a

portée. » Toutefois, elle tardait à se présenter devant elle ; jour par jour, l'ardeur de ses espérances s'abaissait comme un feu sur lequel est tombée de la pluie. Elle finit par s'abandonner à la charité publique, et releva silencieusement les boues dans les rues étroites de Sardis. Chaque soir de ses pénibles jours, comme l'unique bonheur qui lui restait, cette mère allait plier ses genoux devant quelque image que l'on priait alors pour se relever l'âme ;

*Vous dont la pitié nous défend,
Dieu ! guidez moi vers mon enfant !*



*Vous avez délié l'esclave,
Et mon malheur n'a plus d'entrave :
Je marcherai donc devant moi,
Pleine d'amour, pleine de foi !
L'orage est en vain sur ma tête ;
Votre souffle éteint la tempête.*

*Vous dont la pitié nous défend,
Dieu ! guidez moi vers mon enfant !*



*Quand les autres m'ont accablée,
C'est Vous qui m'avez consolée.
Ils m'ont dérobé mon trésor ;
Mais Vous me le rendez encor !
Car Vous êtes le dieu des mères,
Le Vengeur des larmes amères.*

*Vous dont la pitié nous défend,
Dieu ! guidez moi vers mon enfant !*

toujours le nom de Rodope montait au ciel sur les rayons des étoiles, à défaut de la tendre médiation de la Vierge. Dieu se sert de tout pour attirer à lui les larmes de ceux qu'il éprouve !

Après une des stations de sa sainte douleur, Léonide, un soir, trouva sous ses pieds un coffre rempli de bijoux. L'idée ne lui vint ni de s'en réjouir, ni de se les approprier ; elle ne manquait vraiment que d'un seul bien, du cœur de sa fille ! Elle porta donc en toute hâte le trésor au juge, qui, touché de tant de vertu et connaissant le propriétaire inquiet de ce coffre, voulut qu'elle-même le lui reportât. Ce dernier récompensa la pauvre Léonide, et lui fit présent d'habits plus propres que ceux qui couvraient sa misère ; en s'apercevant à ses discours qu'elle était étrangère, il la questionna sur l'événement qui l'avait amenée en Lydie. Frappé d'une aventure si bizarre, le seigneur, qui fréquentait la cour, se chargea d'instruire Rodope de la présence de sa mère à Sardis et du souhait fervent qu'elle nourrissait de la voir.

L'impérieuse Rodope répondit que cette étrangère abusait effrontément d'un faux titre ; que sa mère était morte depuis plusieurs années, et déclara n'en plus vouloir entendre parler.

Stupéfait de cette cruauté dans un âge si tendre, le seigneur redescendit vers Léonide qu'il avait laissée sous le vestibule du palais. Dans son indignation contre la froide Rodope, il ne lui cacha rien de la dureté de sa fille, qu'il n'espérait plus vaincre. La mère consternée baissait les yeux vers la terre et demandait à Dieu la force de s'en aller mourir loin de l'enfant qui la méconnaissait, lorsque son noble guide la poussa vers Ésope qui montait en ce moment chez le roi. « Seigneur Ésope, lui dit-il, voici une pauvre femme qui a besoin de votre éloquence. Il est plus aisé, dit-on, de faire remonter l'eau à sa source que l'amour au cœur d'où il est effacé. Essayez ce miracle en faveur de cette femme ; elle est digne de vos efforts ; » et le seigneur s'éloigna rapidement.

« Pourquoi pleurez-vous ? » dit Ésope à Léonide, restée seule éperdue devant lui. Force lui fut de raconter encore une fois le chagrin qui lui perçait le cœur.

Ésope l'écouta plein d'un triste étonnement ; et fixant sur elle l'œil profond de son âme, il reconnut dans les restes de cette beauté flétrie par la misère encore plus que par l'âge, une vague image de Rodope qui se cachait sous les rides de sa mère : alors il soupira : « O beauté, dit-il, comme tu passes ! en te reproduisant toutefois dans tes enfants, immortelle comme l'esprit qui t'a créé ! » Puis, voyant ses pleurs qui coulaient par flots des yeux ternes de cette pauvre femme : « Amour, tu ne passes pas, toi, poursuivit-il ; tu fais mourir et tu ne peux pas mourir !... Venez, venez, » dit-il en s'interrompant, et faisant doucement avancer devant lui l'esclave affranchie qui lui obéissait comme à son maître (car la voix d'Ésope était douée d'un ascendant presque irrésistible) ; il la fit s'asseoir sur les degrés de marbre qui conduisaient à l'appartement somptueux de Rodope, et dit à cette femme, plus tremblante que la feuille, de l'attendre là jusqu'à ce qu'il vint l'y reprendre. Il regagna son appartement, et fit appeler Rodope qui accourut aussitôt vers lui avec beaucoup d'enjouement et de liberté d'esprit. Elle ne vit pas d'abord que l'extrême douceur d'Ésope était troublée par la tristesse ; elle aimait à s'entendre louer par cette bouche d'où sortaient tant de choses divines ; mais il ne la loua point : il la regarda d'un air sérieux, et lui demanda si elle croyait que la hideuse ingratitude pût se cacher sous un beau visage. Rodope devint pâle ; et, saisie du ton grave dont son ami lui parlait, elle écouta sans s'émouvoir cette voix qui pénétrait jusque dans ses os ; il avait attaché sur elle un regard qui la brûlait comme le remords, quand il lui dit :

« Vous jugerez des tristesses où s'abandonne parfois le cœur de l'homme, en écoutant une fable qui vous révélera l'horreur que m'inspire le vice dont je vous ai dit le nom tout à l'heure. » Écoutez : (Rodope ne respirait pas.)

« Un faible ruisseau devint fleuve par l'abondance

« des eaux qui de toutes parts se mêlèrent à sa course ;
 « il voyageait librement après un impatient esclavage ;
 « de riches plaines se miraient dans sa limpidité vaga-
 « bonde. Ce fleuve alors s'enfla d'un orgueil si prodigieux,
 « qu'il désavoua hautement la source qui, dans son amour,
 « l'avait fait ruisseau ! Elle en fut presque tarie de douleur,
 « et s'arrêta comme pour mourir. Enfant ingrat, murmura-t-elle,
 « tu nies ta mère qui n'est rien que toi-même ; car, sans moi, qui suis si peu,
 « que serais-tu ? »

« Grâce ! cria Rodope en cherchant à s'enfuir ; et portant ses mains sur sa figure, elle voulait cacher les larmes dont elle était inondée. Ésope écarta de force ses mains tremblantes qui se roidissaient, et lui dit avec émotion : « Vous devenez vraiment belle, Rodope, car vous pleurez une faute qui vous eût rendue affreuse comme elle-même. — Ah ! rendez-moi ma mère qui se meurt peut-être, s'écria Rodope, ne songeant plus à cacher ses larmes. Laissez-moi courir après elle si je ne l'ai pas fait mourir par ma dureté. » Et déjà Léonide qui perdait courage se levait avec effort pour descendre et s'en aller mourir en effet, quand Ésope accourant lui cria : « Venez, Léonide,

venez reprendre votre fille qui se perdra si vous ne lui pardonnez son crime. » Léonide, ne sachant plus ce qu'elle devenait, tendit convulsivement les bras à cet appel qui la détournait de la mort. A son aspect tendre et terrible, Rodope tomba sans force aux pieds de cette mère outragée qui n'eut que des sanglots pour colère et des baisers pour vengeance. En effet, elle n'avait plus en elle que la volupté de ses douleurs passées, car sa fille avait dit : « Ma mère, je vous honore et je vous aime : Ma mère... pardon ! pardon ! — Hélas ! ma fille, repartit Léonide dans sa joie encore timide : vous m'avez donc pardonné vous-même de vous avoir donné la vie ? »

Cette douceur sublime atteignit Rodope d'une honte si sensible, qu'elle se prosterna la face contre terre, et ne répondit longtemps que par des cris inarticulés à une demande qui la brisait de repentir.

« Levez-vous, lui dit Ésope. Cette pauvre femme a tant souffert, qu'elle n'a plus besoin que de bonheur : où voulez-vous qu'elle en trouve, si ce n'est dans vos bras ? » Le ciel ne s'ouvrira pas plus doux pour une mère que quand les bras de Rodope s'ouvriraient pour étreindre la sienne d'un tendre et éternel amour.

